

LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

Vol. II.

MONTREAL, SAMEDI, 27 SEPTEMBRE, 1845.

No. 4.

Sommaire :— POÉSIE CANADIENNE, La prière. — Enigme. — FEUILLETON, Concert pour les pauvres. — La légende dorée des artistes, Les quatre évangélistes. — L'orgue de Saint-Denis. — La lettre de recommandation. — Jérusalem. — La société des dames. — Le modèle des jeunes demoiselles. — Tableau météorologique du mois d'août, soumis à la Société des Amis. — Histoire de la semaine. — Faits divers.

POÉSIE CANADIENNE.

La Prière.

ORAIISON DOMINICALE.

O père tout puissant qui régnes dans les cieux,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux ;
Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface ;
Ta parole féconde a semé dans l'espace,
Ces mondes, ces soleils qui, dans leur vaste cours,
Dispensent aux mortels, et les nuits et les jours.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

Que ton nom toujours saint retentisse en tous lieux,
Que ton nom toujours saint soit l'objet de nos vœux ;
O peuples que sa voix dispersa sur la terre,
Chantez, chantez le Dieu qui commande au tonnerre ;
Qu'on chante Jéhovah, de l'aurore au couchant,
Qu'on chante Jéhovah, du couchant au levant.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

De ton règne sur nous, établis la douceur,
Avec lui fleuriront la paix et le bonheur ;
Le Seigneur va venir, que la terre applaudisse,
Il va fuir, sur nous, descendre sa justice ;
Le Seigneur va venir, adorons le Seigneur,
Que toujours sa justice habite en notre cœur.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

Tu dis : le ciel tremblant a reconnu son Roi,
Et les anges là haut, s'abaîment devant toi ;
Qu'ainsi ta volonté sur terre s'accomplisse,
Que toute créature ici has t'obéisse,
Pour qu'elle chante un jour, dans un divin transport,
De respect et d'amour un éternel accord.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

Ta paternelle main protège tes enfans,
La main du désert nourrit leurs faibles ans,
Et ton Christ, chaque jour, immortelle victime,
De cœur qui vit aux Cieux soutient l'essor sublime ;
Qu'ainsi mon âme, ô Dieu, s'envole dans ta paix,
Et qu'au sein d'Abraham, elle vive à jamais.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

Aux hommes de César, mon cœur a pardonné,
Et ma bouche a béni leur trait empoisonné ;
J'ai dit : que le soleil épargne leurs ombrages,
La lune de leurs bois argente les feuillages ;
Et du haut de Sion, j'entendais une voix ;
"A celui qui pardonne, on pardonne deux fois."

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

A de trompeurs attrait, si je devais céder.
Aux pieds des faux Dieux, si j'allais m'abaisser,
Seigneur, que votre main soutienne ma faiblesse,
De mon cœur fléchissant, qu'elle écarte l'ivresse.
Sous les flots agités, montrez moi le récif,
Sur les flots agités, conduisez, mon esquif.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

L. F. O.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

6. — Enigme.

A peine me voit-on, lecteur, chez une belle,
Que j'inspire à la fois et l'espoir et l'amour ;
On croit, à mon aspect, qu'elle n'est plus cruelle
Et deviendra plus tendre avant la fin du jour.
Vaudra-t-il encor mieux vous dépeindre mon être,
Ecoutez mon portrait : je vins avant Adam ;
Je vis de tout, partout ; je n'eus jamais de maître ;
J'aime la liberté, mais sans craindre le dam,
Je vole chaque jour et chéris le pillage,
Craignant peu les soucis, la mort ni le chagrin.
Si ton chat n'était là, j'en dirais davantage.
Adieu, je suis femelle et parfois masculin.

[Le mot de cette énigme au prochain numéro.]

Le mot de l'énigme 5me insérée dans le dernier numéro est "Faim."

Montréal, 27 septembre 1845.

FEUILLETON.

Concert pour les Pauvres.

A M. LE COMTE AUGUSTE DE BELLOY.

I.

Vous, ami, qui l'avez connue, vous savez que de long-temps on ne trouvera sa pareille. Elle est restée dans notre mémoire à tous comme une des plus charmantes figures qui aient brillé en ce temps-ci. Elle avait le génie, la beauté, la jeunesse, avec la grâce et la bonté qui font qu'on pardonne à la gloire. Elle a filé comme une étoile, mais on peut voir encore le sillon lumineux qu'a laissé son passage.

Puisqu'il vous plaît d'entendre parler d'elle, et que tout ce qui se rattache à son souvenir a pour vous un attrait toujours souriant et toujours nouveau, je veux vous conter comment il me fut donné de la voir pour la première fois.

Il y a bien quelques années de cela. J'étais jeune et ne connaissais guère que mon village. Un ami de ma famille, qui me tenait en grande affection, ayant parlé de m'emmener dans le midi de la France, où l'appelaient des affaires de succession, on pensa qu'avant de me lâcher dans la vie, il ne serait pas mal de me faire courir un peu le monde.

Je partis donc par une belle matinée d'avril, en compagnie de l'ami Jacques, dans une petite carriole qui jouait la chaise de poste à s'y méprendre, attelée d'une petite jument aux jarrets de fer, que son maître appelait Bergère.

Vous jugez quel voyage enchanté ! Le printemps partout ! En moi, autour de moi, tout fleurissait, bruissait, verdissait dans mon cœur comme sur la terre, et mes seize ans

mêlaient leur ramage aux gazouillemens des oiseaux dans les bois.

Nous allions à petites journées, à la façon des *retturini*, partant le matin au soleil levant, prenant nos repas au hasard, couchant le soir à la grâce de Dieu.

Mais, très cher, rassurez-vous, vous n'avez point à redouter de nouvelles impressions de voyage. On ne m'a jamais vu parmi ces pèlerins indiscrets et bavards, qui vont frappant à toutes les portes, et secouant sans façon à tous les foyers la poussière de leurs sandales. Que raconter d'ailleurs, et que dire ? Il est des gens heureux : l'imprévu jaillit sur leurs pas ; le fantastique et le pittoresque les escortent le long de la route : touristes prédestinés qui, de Paris à Saint-Cloud, trouveront le moyen d'être une *odyssee*. Moi, mon ami, tout au rebours, et je crois sérieusement que je ferais le tour du monde sans apercevoir la queue d'une aventure. J'ai quelquefois voyagé à pied, à cheval, en voiture ; lanté, comme une flèche par la vapeur ; j'ai descendu le cours des fleuves ; comme Annibal, j'ai franchi les Alpes ; comme le pieux Enée, j'ai navigué sur la mer azurée ; l'Océan m'a porté sur sa croupe verdâtre. Eh bien, je le confesse en toute humilité, rien ne m'est advenu d'étrange ni de romantique. Sur l'onde, bon vent et flot paisible ; sur terre, jamais d'autre drame que les accidens du paysage, et toujours devant moi le sentier sûr et battu de la réalité, s'allongeant inflexible et nu comme le rail d'un chemin de fer. Les départs au matin, par l'air frais et sonore, les haltes au milieu du jour, les pèlerinages aux vieux murs, le salut échangé avec le voiturier qui se rend à la ville ou retourne au hameau, les conversations silencieuses de l'âme avec la nature, les rêves confiés à la nuée qui passe, les rencontres bienveillantes, les arrivées le soir à l'hôtellerie ; l'accueil de l'hôte, la curiosité, parfois la sympathie qu'éveille presque à coup sûr un visage étranger et jeune ; tels sont, à vrai dire, les incidens solennels qui ont jusqu'à présent signalé mes voyages ; c'est, en quelques mots, tout le poème de ma première campagne, moins l'épisode de que je veux vous conter.

Mon ami Jacques parlait peu : entre le lever et le coucher du soleil, il fumait de quinze à vingt pipes, et dormait le reste du temps. Bergère faisait de huit à dix lieues par jour, plus ou moins, suivant les étapes. Tout n'était nouveau et tout me ravissait, excepté pourtant les villes que nous traversions, et qui toutes me semblaient affreuses.

Je me demandais s'il était possible que des êtres organisés comme mon ami Jacques et moi consentissent librement à traîner leur vie dans ces hideux repaires auxquels je comparais avec orgueil le trou natal où j'avais grandi. Charme de la patrie ! Puissance des lieux où s'est écoulée notre enfance ! Magie du coin de terre où nos yeux se sont ouverts à la lumière !

Je me souviens de m'être rencontré, voici quelques années, dans un coupé de diligence, avec un élève du collège St-Louis, qui, pour la première fois depuis cinq ans, allait passer les vacances dans sa famille.

Malgré la différence de nos âges, nous nous primes bientôt d'amitié l'un pour l'autre.